Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 5 (1902)
Heft: 251

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Le guide de L'Empereur
Autor: Bazin, René
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-251842

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Dimanche, 26 Octobre 1902 N° 251 Cinquième année

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS DU DIMANCHE

POUR TOUT AVIS et communications S'adresser à la rédaction du Pays du dimanche à Porrentruy — TÉLÉPHONE

LE PAYS 30me année | **Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS** | 30me année *LE PAYS*

HISTOIRE

DE LA

SEIGNEURIE DE SPIEGELBERG OU DES

FRANCHES-MONTAGNES

PAR

A. DAUCOURT, curé de Miécourt.

CHAPITRE XI.

Hivers de 1785, 1786. — Le prince Joseph de Roggenbach fournit du grain aux Francs-Montagnards. — Commencement de la Révolution aux Franches-Montagnes. — Une troupe de brigands français attaquent la châtellenie de Saignelégier. — L'abbaye de Bellelay menacée de pillage. — Entrée des Français dans la Principauté. — Rengguer aux Franches Montagnes. — Les apostats Copin, Priqueler et Lémann. — Attaque contre Bellelay. — Pillage aux Franches-Montagnes. — Le Noirmont soutient les révolutionnaires. — Le peuple se révolte contre eux et tue l'agitateur Gruel, à Saignelégier. — Fuite du révolutionnaire Brossard. — Les révolutionnaires proclament la déchéance du Prince. — Excès des bandes de Rengguer.

Le 29 novembre 1784, à dix heures du soir, un tremblement de terre vint épouvanter les paisibles populations de l'Evêché. Ensuite une abondante neige interrompit les communications. Dans les Franches-Montagnes il y avait jusqu'à dix pieds de neige. Au mois d'avril de l'année suivante, il neigea tellement qu'il y en avait plus de deux pieds dans l'Ajoie. Alors commença l'affreuse disette des fourrages. Le paysan, désolé, n'ayant plus rien pour nourrir son bétail, se vit forcé de vendre ses bêtes ou de les tuer. Le quintal de foin se vendait jusqu'à cinquante sols bâlois, ce qui était énorme, et encore à ce prix on ne parvenait pas à en trouver.

L'année 1789, fut plus terrible encore que les précédentes, elle fut appelée l'année du grand hiver. En effet, il fut épouvantable. La disette du grain, le froid exceptionnel, l'agitation qui commençait à se manifester en France et dans l'Evêché, furent comme les funestes avant-coureurs de la révolution qui allait anéantir l'Evêché de Bâle et le couvrir de ruines.

Jusqu'au 24 novembre, 1788, le temps avait été sec et beau. Ce jour-là les gelées commencèrent et furent suivies d'un froid tel, que de mémoire d'homme, on en vit de pareil. Un témoin contemporain, le docteur Nicolas Godin, de Porrentruy nous a laissé une page lamentable de cette triste époque. Voici comme il la raconte :

« La terre conserva sa verdure jusqu'à la nuit du 3 décembre 1788, qu'il tomba si abondamment de la neige que toutes les communications sur les grandes routes furent interceptées; c'était alors le vent du Nord qui régnait; il était si froid et la neige était si fortement gelée qu'elle portait les hommes.

« Ce froid excessif ayant surpris tout-à-coup les habitants de la Principauté de Porrentruy, avant que la plupart aient été pourvus de bois d'affouage, il fut impossible de s'en procurer à cause de la grande quantité de neige qui empêchait l'approche des forêts ; du reste les arbres, ayant été comme pétrifiés par le froid, la cognée se refusait à les pénétrer pour les abattre. La gelée procura la mort de plusieurs dans leurs maisons et leurs lits, plus encore sur les routes. D'autres ont eu les pieds et les mains gelés à un point qu'il fallut les emputer. Il périt une quantité de bétail dans les écuries, surtout chez les pauvres gens. La neige était si abondante et si gelée, couche sur couche, que les bêtes sauvages périssaient du froid et de faim. On a trouvé des cerfs, biches et chevreuils gelés debout sur leurs pieds. Plusieurs se réfugiaient dans les villages et hameaux, pour chercher un abri et à manger. Ils y trouvaient bientôt la fin de leurs maux, en servant de nourriture aux habitants. Il périt un nombre infini de lièvres, perdrix et autres oiseaux ; quantité même se laissaient prendre à la main, mais ils étaient si desséchés, faute de nourriture et du froid, qu'ils faisaient un très pauvre manger.

« Toutes les provisions comestibles, que l'on ramassa et qu'on conserve pendant l'hiver dans les caves, tels que raves, carottes, pommes de terre et choux, furent pour la plupart perdus par les effets de la gelée.

« Tous les arbres en quenouilles, ceux de haut vent, furent gelés jusque dans leur centre, conséquemment perdus et extirpés presque dans leurs racines.

« Dès le 8 décembre, tous les moulins chômèrent jusqu'au 7 février 1789, de sorte que les meuniers, pour conserver leurs pra-

---

Feuilleton du *Pays du Dimanche* 9

LE GUIDE DE L'EMPEREUR

PAR

RENÉ BAZIN

III.

Il était quatre heures du soir. M. Audoin revenait du fort d'Ecrouves. Laissant derrière lui les chemins en lacets qui escaladent les crêtes fortifiées, il avait pris la grande route de Paris à Strasbourg, et descendait vers Toul, dont les vitres, dans le couchant, flamboyaient. Une émotion violente le faisait s'arrêter quelquefois et proférer des menaces que le vent glacé emportait en arrière, le vent qui serrait les plis du manteau contre la poitrine et le jambes maigres du voyageur, le vent qui soulevait les poils de la toque de loutre et les tordait en moires changeantes. « Les bandits ! disait-il, eux qui m'ont pris mon épaule, ils voudront revenir par les bois de Gondreville... Oui, oui, mais attention ! On ne leur laissera pas les bois de Gondreville... Oui, oui, mais attention ! On ne leur laissera pas le temps de cueillir les fraises ou de manger nos guignes. Pan ! du fort de la Grève !... Pan ! du fort de Villers-le-Sec !... Voilà la redoute de Dommartin qui entre en danse ! Voilà le Saint-Michel qui s'allume ! Feux croisés !... Nous sommes sur la route de Nancy, sabre au poing !... Chargez ! Ça ne fait qu'un boulet de plus qui roule, toute la cavalerie, nous tous... Ah ! comme ils ont tourné le dos en nous voyant ! Comme ils sont rentrés dans la forêt ! » M. Audoin les voyait réellement ; il les poursuivait, il revenait vainqueur et harassé, à la tête des troupes, laissant pendre aux flancs de son cheval son sabre rouge de sang, et il entrait dans Toul par la porte de France, et il voyait son boulanger, son boucher, et des enfants et des femmes qu'il avait coutume de rencontrer dans la rue, accourir au devant de lui, portant des branches de sapin en guise de rameaux et criant : « Vive Audoin ! Vive le capitaine Audouin ! »

Le vieil enfant était sujet à ces accès de rêve héroïque. Mais ils prenaient rarement une forme aussi nette. Le paysage y était pour quelque chose. M. Audoin avait au-dessous de lui, à deux kilomètres dans la plaine, la petite place de guerre, ronde dans sa ceinture de bastions empennée de peupliers, toute rouge à cause de ses toits de tuile, et dominée par les tours de ses deux églises ; il pouvait suivre du regard, à gauche de la ville, la plaine d'abord nue, cultivée et basse, qui montait par étages et se couvrait, en montant, d'une forêt d'arbres noirs dont l'horizon tout sombre n'indiquait pas la fin ; il apercevait, à droite, la Moselle qui semblait se heurter et s'arrêter aux premières maisons de Toul, mais qu'on pouvait suivre en amont, brillante, sinueuse, comme une cou-

tiques, ils étaient obligés d'aller à grands frais à trois lieues sur le Doubs, pour faire moudre leurs grains, et comme ces mêmes moulins étaient souvent gelés, il fallait continuellement des ouvriers pour casser les glaces ou faire du feu sous les roues, et malgré tous ces moyens, il fallait 8 à 10 jours pour en moudre une voiture, de sorte que le pain était rare et d'une cherté si extrême, qu'on se l'arrachait des mains. Les glaces, dans le courant du Doubs, étaient de 2 pieds d'épaisseur et dans les eaux dormantes jusqu'à 3 1/2 pieds. Le thermomètre monta jusqu'à 32 et 32 1/2°. »

Un brave bourgeois de Delémont, le sculpteur Verdan, a également relaté jour par jour les malheurs de ce grand hiver. « Partout, dit-il, on se ressentira de cet hiver et on s'en ressentira encore longtemps, ne fût-ce qu'à cause des arbres fruitiers qui ont tous gelés, de façon que l'année suivante il fallut les couper. On ne voyait que des tas de bois, cela faisait mal à voir. On parlait d'un précédent hiver qui était déjà très rude, puisqu'on attrapait des sangliers, des chevreuils tout vivants, dans les neiges ; mais il dura peu et n'était pas à comparer avec celui qui sévit en 1789, par une bise excessive. Tout gelait dans les maisons, même près des fourneaux de fer, près des fenêtres ; ce qu'on n'avait jamais vu dans un même appartement. Dans plusieurs maisons on mettait des baquets d'eau derrière les fourneaux pendant la nuit et pourtant l'eau était gelée le lendemain matin. A Courfaivre, il est gelé dans les étables des veaux d'un an et des brebis. A Bourgelden, près de Bâle, une vache a été gelée et on allait la voir par curiosité. Elle était dans l'écurie, attachée à sa place, bien dressée sur ses quatre pieds, les yeux ouverts. Au premier abord, on la croyait réellement en vie. Le propriétaire faisait payer l'entrée qui lui a rapporté plus du double de sa valeur, tant il y allait de monde de Bâle et des environs ».

L'annaliste Khun rapporte « que des gens de la Montagne des Bois ont été gelés en allant à la messe de minuit. On trouvait des voyageurs gelés sur les routes, d'autres personnes à cheval tombaient mortes en entrant dans les auberges. Le bétail ne se vendait plus et du reste il était si maigre, si faible qu'on n'en pouvait presque rien retirer ».

Dans cette extrême détresse le prince-évêque, Joseph de Roggenbach, fit venir du grain de l'étranger et en pourvut les greniers de Saignelégier d'où on le prenait pour parer aux premières nécessités des villages des Franches-Montagnes, ce qu'il fit, du reste, dans les autres Etats de sa Principauté, suivant les besoins.

A toutes ces calamités causées par les rigueurs de cet épouvantable hiver, vinrent se joindre les appréhensions de la révolution qui agitait la France et qui allait bouleverser l'Evêché de Bâle.

Les événements qui se succédaient en France commencèrent à agiter l'Evêché de Bâle. L'émancipation du peuple françois donna lieu aux révolutionnaires du pays de Porrentruy de demander l'Assemblée des Etats, qui selon eux, allait réparer le malaise général et redresser les abus. L'un des plus ardents partisants de la révolution, l'ex-abbé Lémann, dressa habilement tout le plan de cette révolution qui devait emporter le Prince et préparer au pays d'irréparables malheurs. Lémann jouissait d'une certaine influence et, pour se donner du crédit, il se rendit un jour au château de Porrentruy, entra dans la salle à manger où se trouvait le Prince et lui dit que ses sujets s'agitaient de toute part et que s'il ne convoquait prochainement les Etats du pays, il y aurait une prochaine insurrection. Cette action hardie augmenta l'importance de ce révolutionnaire. Peu à près, il fut nommé président d'un comité qui allait bouleverser tout le pays par une agitation malsaine. Aux Franches-Montagnes, quelques exaltés du Noirmont encouragés par le vieux Copin, et de Saignelégier s'assemblèrent pour chercher les moyens d'imiter ce qui se faisait en France. Ils voulaient l'abolition des charges, des redevances, ils prétendaient que les anciens traités ou actes de franchises convenues entre les Princes-Evêques et leur pays, devaient et allaient être abolis.

(*A suivre*).

Celles qu'on persécute.

Dans la maison, tout le monde, supérieure, aumônier, Sœurs et pensionnaires, s'intéressait à lui...

D'abord, il avait gardé, sous le paletot élimé et cent fois rapiécé qui le couvrait, un tel cachet de distinction que chacun était saisi involontairement de respect.

Et puis, il était si mystérieux !...

Alors que les autres bons petits vieux, et surtout les autres bonnes petites vieilles ne se font jamais prier pour se répandre en confidences de toutes sortes, lui, restait muet comme une tombe sur les secrets de son passé.

Aussi, ce que la curiosité était excitée !

Dans le quartier des hommes, quand le père Machu avait fini d'expliquer que ses rhumatismes provenaient de ce que son oncle paternel, Ambroise-Anaxagore Machu, avait eu le nez gelé au passage de la Bérésina, et quand le Père Frispot avait, pour la troisième fois depuis le matin, raconté les splendeurs de la dynastie Frispot, concierge de père en fils depuis quatre générations à la Halle aux fromages, la conversation revenait, d'instinct, sur le personnage inconnu...

— Moi, d'abord, toussotait le père Colis, en s'installant au soleil, je peux toujours vous raconter qu'il est pas entré ici comme tout le monde...

— Il est venu par le tuyau de la cheminée alors ?... ricanait un autre.

Mais non !... retoussotait le père Colis, je veux dire que si tous, ici, nous sommes entrés par protection... Ainsi, moi, c'est M. le curé de Saint Grégoire qui m'a recommandé, rapport qu'il avait connu par le souffleur du grand orgue que j'étais un homme tout à fait honorable et même paisible...

— C'est bon !... c'est bon !... Et l'autre ?...

— Voilà... Un jour, j'allais voir la bonne petite mère pour lui demander une sortie, quand il est entré chez elle, avant moi... Fait comme quatre sous !... Même qu'il lui a dit : « Madame, si vous ne me prenez pas, je vais crever au coin de la borne comme un chien.

— Le fait est qu'il était maigre comme un clou...

— Et qu'il a mangé !...

— Et qu'il a été malade, après, pendant six semaines...

— Avec tout ça, on ne sait pas son nom ?

— On lui a pas demandé..

— C'est peut-être bien un ancien banquier...

— Ou quelqu'un de la haute.

— Ça se voit chez les Petites Sœurs, ces affaires là...

— Moi, qui vous parle, j'ai connu au moins trois princes du sang !...

— Etc..., etc.... etc..

* * *

Pendant ce temps « le bon petit vieux *sauvage* », comme on l'appelait avec une nuance de curiosité dépitée, continuait à se tenir à l'écart des conversations et des regards. Toujours seul, il restait habituellement tout au bout de l'enclos, et là, marchait des heures entières, le front baissé, l'œil sombre, ne s'arrêtant que pour faire un geste rapide plein d'accablement et de douleur.

Pourtant, des symptômes nouveaux se manifestèrent peu à peu dans son attitude...

D'abord il était moins brusque dans le bref

---

leuvre dont la ville aurait écrasé la tête, et dont la queue se perdrait, fine et pâle, dans les brumes lointaines. Partout, de cette route où M. Audoin descendait, on découvrait les larges ondulations de la terre lorraine, les collines successives que la longueur de leur pente faisait paraître molles et sans puissance d'ombre, et partout le vieil officier reconnaissait et nommait les batteries et les forts confondus dans la verdure des sommets, perdus dans la nappe noire des bois. Sans se détourner, il devinait, en arrière et près de lui, le mont Saint-Michel avec la citadelle qui commande toutes les autres défenses. De toutes parts, les idées de bataille lui venaient. Il les accueillait comme des pensées familières, avec les désirs de vengeance que lui soufflaient les souvenirs de la guerre encore récente ; mais aujourd'hui la vigueur de son ressentiment était augmentée, et sa colère s'avivait de tout ce que venait de lui raconter le lieutenant Maugeret à Ecrouves. Car cette femme qu'il avait reçue de nuit dans sa maison, dont Véronique avait recueilli et soigné l'enfant, était mariée à un Allemand, et les ouvriers terrassiers ajoutaient, naturellement, que l'Allemand était un espion. « Moi, avait dit le lieutenant Maugeret, je ne crois pas beaucoup à l'espionnage par les ouvriers. Je crois à la misère qui fait descendre quelques Allemands vers nos chantiers. Huber était sûrement Teuton ; je le savais, je ne le disais pas parce qu'il travaillait bien. Je ne l'ai pas renvoyé ; c'est lui qui est parti. Quand il a appris, je ne sais comment, lundi dernier, qu'une dépêche du ministère ordonnait de faire une enquête sur l'état civil de nos employés, il a filé sans laisser d'adresse. Vous le connaissez, mon capitaine ? Non, Dieu merci, c'est ma fille Véronique qui s'est empressée de faire la charité à la femme de ce gueux-là. Comme si nous n'avions pas assez de misère à guérir chez nous ! »

M. Audoin s'était gardé de raconter que la femme et l'enfant de ce vagabond allemand avaient couché dans la maison de la rue d'Inglemur ; mais sa rancune contre le Prussien s'était réveillée ; depuis qu'il était seul, sur cette route en pente, devant ce paysage où se levait de tous côtés l'image de la guerre, il laissait libre cours aux imprécations que lui soufflait un passé d'humiliation et de souffrance. Et il concluait : « J'ai rendu service à l'Allemande ; je l'ai sauvée de la Moselle ; je veux bien encore passer chez la logeuse, afin de savoir si la mère et l'enfant sont à l'abri du froid, et d'en rapporter la nouvelle à Véronique : mais après, ce sera fini. Je ne veux plus les voir, ces gens-là ! Qu'ils se fassent rapatrier, je m'en désintéresse ! »

(*La suite prochainement.*)